



Entretien Nouveau Modèle : Anne Fontaine

Le 8 mars 2019

Transcrit par Shannon Sullivan pour la Fondation Anne Fontaine

CC: Bonjour Anne, merci beaucoup d'avoir accepté de me recevoir, chez toi en plus, pour enregistrer ce podcast. Alors, quand j'ai préparé notre discussion, j'avais plein plein de questions en tête parce que t'as un parcours incroyable, et puis on va revenir dessus évidemment toute au long de notre discussion. Mais j'aimerais commencer par revenir un peu sur ton parcours et sur toi avant de parler de ta marque et de la fondation Anne Fontaine. Donc, si je dis pas de bêtise, tu es née d'une mère brésilienne et d'un père franco-allemand, et je me demandais comment ces différentes cultures avaient un peu influencées la personne que tu es aujourd'hui.

AF: Si si, bonjour, déjà je suis ravie de te recevoir ici, chez moi. Evidemment, c'est sûr que t'avais beaucoup beaucoup de mélanges culturels, je peux dire qu'en fait, mon héritage français, il est plutôt lié à l'art de vivre à la française, une appréciation de l'élégance dans le sens du naturel, et en plus de ça, aussi le plaisir du goût à la française comme toujours on peut le dire, et mon héritage plutôt germanique, c'est plutôt en côté... mon côté plus discipliné--

CC : Ce qui est pratique—

AF : Voilà, ça aide de temps en temps, et je pense surtout aussi, parfois un peu plus qu'origines, ça concerne surtout la défense de l'environnement—

CC : C'est bien.

AF : J'ai des arrêtés très précis. Et en fait, mon héritage brésilien, il vient saupoudrer un peu de tout ça... avec beaucoup de joie, bonheur, et toujours la joie de vivre et toujours au rendez-vous, en fait.

CC : Ok, ah ben c'est chouette, on fait un bon mélange. Et donc toi, t'es née au Brésil, c'était comment de grandir au Brésil ?

AF : Alors, c'est...pour moi, c'était merveilleux. J'aime beaucoup la nature, et en fait, mon jardin, ça a été la Mate Atlantica, tous ses parfums, toutes ses couleurs, ses arbres magnifiques, ses oiseaux sublimes, je n'ai que de beaux souvenirs.

CC : OK. Et à 17, 18 ans, un peu près je crois, tu as décidé de vivre, de passer six mois dans la forêt amazonienne avec les tribus. Alors, pourquoi tu as pris une décision comme ça ? Parce que de l'extérieur comme ça, ça peut paraître un peu radical, de se dire « Bon ben, je vais passer six mois dans la forêt amazonienne ». Comment tu as pris cette décision ?

AF : Alors, déjà, j'ai toujours été en fait passionnée de nature, j'ai milité pour les causes des Indiens d'Amazonie, et maman m'a sortie, j'allais bientôt fêter mes 18 ans à l'époque, et maman a dit « Voilà, maintenant il faut voilà que tu partes en France », et j'ai eu « Maman, d'abord, je veux passer une année sabbatique, j'aimerais connaître un peu plus mon pays natal, le Brésil, j'adore ce pays », et en fait elle m'a dit, « Écoute, ma chérie, on ne peut pas tout faire dans la vie, il faut que... voilà ». Et en fait, j'ai décidé de m'échapper, il ne faut pas que mes enfants m'entendent, je suis partie avec un copain, en fait j'ai jeté mon sac à dos par la fenêtre et j'appelais maman de la rue, j'ai dit « Maman, désolée, il faut absolument que je fasse ce voyage, pour moi c'est quelque chose de super important, je t'aime, j'aime toute ma famille, mais là, il faut que je parte. » Et voilà. Et en fait je suis partie pour un voyage d'un an, et mon but final c'était vraiment de pouvoir vivre avec les Indiens d'Amazonie.

CC : Wow, c'est hyper courageux, raconté comme ça en tout cas, je ne sais pas si c'est le sentiment que t'as eu à l'époque, mais...

AF : Je pense que, quand on est adolescent, parfois on ne se rend pas compte du danger des choses. [Je n'aimerais] pas trop que ma fille fasse ça, mais bon, à l'époque, j'étais prête et je suis partie. Et surtout qui... Maman parle de mon grand-père, elle avait une maman-- sa maman était d'origine d'Indien de l'Amazonie. Donc en fait, je voulais un petit peu retrouver mes racines, parce que vous savez la majorité des Brésiliens, on vient de l'Europe, de toute façon, aussi des Espagnols, des Français ou des Portugais, et j'avais cette souche, vraiment, qui venait des Indiens de l'Amazonie. Alors, je voulais absolument retrouver ces racines-là aussi. Donc c'était en plus d'aimer la nature, de vouloir la découvrir encore plus, mais c'était aussi de retrouver mes origines.

CC : D'accord. Et alors, qu'est-ce que tu retiens de cette expérience, si tu devais décrire un peu ce qui s'est passé pendant cette année ?

AF : Alors... est-ce que je peux raconter un peu de cet épisode ou faut que je coupe ?

CC : Non non, tu peux raconter des épisodes, bien sûr !

AF : En détaille ou pas du tout ?

CC : Bah, en détaille, oui. Enfin, moi, ça m'intéresse en tout cas de savoir !

AF : Oui, bon, il faut savoir que déjà, au Brésil les Indiens à cette période-là, ils étaient déjà-- quand je les ai découverts, ils se trouvaient dans des réserves. Le

gouvernement délimitait leur terre, et en fait il y avait toujours une maison de blancs qui sont là en fait pour les surveiller, pour les aider, voilà. Et en fait, je trouvais déjà une région, c'était le Tapajós, le Rio Tapajós c'est une rivière magnifique—elle est verte, vous ne pouvez pas imaginer qu'est-ce qui est... c'est sublime. Et je savais qu'il y avait une grosse concentration d'Indiens qui habitaient sur le Rio Tapajós et dont je me suis [dirigée dans cette direction]. J'ai traversé le Brésil de toutes les façons que vous pouvez imaginer : à pieds, à bus, à tout. Et je [suis] arrivée dans cet endroit où j'ai cherché depuis longtemps à y être, et en arrivant là-bas, j'ai été cherchée de cette maison du gouvernement qui accueille normalement les Indiens qui viennent faire du troc parfois, voilà. Et j'arrive dans cette maison, et en fait je ne vois que des Indiens habillés avec des t-shirts des clubs de football au Brésil, et alors j'ai dit, « Mais qu'est-ce qui se passe ? » Ils étaient avec des bouteilles de Cachaça dans la main, je dis « Ça y est, c'est fini, je [ne] pouvais plus retrouver les Indiens comme j'imagine ici ». Et d'un seul coup, j'entends un chant d'oiseau dans cet endroit qui était un peu sordide. Et en fait, un petit Indien qui arrive en courant, et qui vient me chercher, qui me prend par la main, et qui m'amène derrière dans une autre petite pièce de cette maison, il a, quand je rentre, je vois de « vrais » Indiens comme j'ai toujours... j'ai imaginé comme ils pouvaient être, il a—ils [ne] parlaient pas brésilien, il parlaient leur dialecte—

CC : Leur langue, ouais.

AF : --et en fait, ce petit Indien, il faisait la traduction, et le cacique, le chef de la tribu, il a dit, « Voilà, j'aimerais qu'elle vienne dans ma tribu. » Voilà, donc ça, c'est... là, j'étais super contente, ravie, et en fait il a dit, « Ça [ne] va pas se passer tout de suite, on va vous prévenir quand ça va arriver ». Et d'abord, il y a eu une voiture du gouvernement, qu'on a fait un voyage de toute une journée et on arrive à la porte de la forêt, et là on avait pour trois jours de marche à pied et trois jours de marche de nuit. Et en fait, pendant qu'on a pris la forêt, le soir parfois on s'arrêtait un peu parce qu'on était quand même fatigué, moi j'avais pas l'expérience de marcher comme eux, et en fait, on faisait un campement, et en fait, ils devaient—en fait, on faisait une espèce de... clairière, on mettait les hamacs sur les arbres, et on faisait un feu au milieu pour nous protéger des animaux et tout ça, et moi, j'étais par terre et c'était pas encore très tard le soir, et un des Indiens, il a dit « Maintenant, il faut que tu montes dans ton hamac », alors j'ai dit « Non, je suis bien par terre », il a dit « Mais non, maintenant, il faut que tu montes, regarde autour de toi ». Et en fait, il y avait—mais comme dans les films d'horreur—il y avait plein de scorpions qui sortaient, parce qu'on venait de déboiser, et en fait tout les insectes partaient de partout, retrouvaient un nouveau—

CC : Un refuge, quoi, ouais.

AF : Un refuge. En fait, on venait de l'envahir, et en fait, je vois là, j'ai vite monté dans mon hamac—

CC : Ah mais j'imagine !

AF : Alors, les petites anecdotes, pour dire que la nature, elle est présente en fait.

CC : Bien sûr.

AF : Alors, je vais faire très raccourci parce que ces six jours, ça a été très intéressant, et en fait, on devait arriver à la tribu, on est arrivé du soir, c'était déjà-- la nuit était déjà tombée, et quand on arrive, on a vu tous les Indiens qui venaient nous accueillir et là, je vois un Indien qui me rassemblait [le] plus âgé, avec des cheveux blancs, très longs, et qui me regarde et qui me dit, « On vous attendait ». Alors j'ai dit, « On m'attendait, comment c'est possible ? Il n'y a pas de radio ici, il n'y a pas de téléphone, il n'y a rien ». Et en fait, bon, je n'ai pas entamé, on est parti, on était très fatigué, et le lendemain matin, il m'avait dit que le shaman avait annoncé mon arrivée. Alors, il m'a expliqué, [ce] monsieur qui est devenu mon père indien après, il a dit, « Ici, vous arrivez dans une famille, vous [n'allez] pas pouvoir rester avec nous si vous [ne] faites pas partie de cette famille. Donc moi, je veux t'adopter. Et on va faire après, quand tu sors après, on va faire un baptême, pour que tu fasses part de notre famille. » Et en fait, tous les matins, j'avais des cours d'Apanikra c'était leur langue, pour pouvoir communiquer avec ma famille. Ils étaient très organisés, en fait ; moi, j'habitais chez cet Indien qui était le plus sage, comme on peut dire, des vieux de la tribu, et lui, il parlait le [sic] brésilien. Il a appris à parler le [sic] brésilien. Et tous les matins, toute la tribu, elle était organisée—chacun avait, en fait, tout ce qu'il devait faire, tout ce qu'il fallait faire dans la journée, voilà : « Toi, tu vas-- aujourd'hui, tu vas participer à la cueillette, on va faire la pêche »... la pêche, c'était—j'aime beaucoup raconter la pêche parce que la pêche, c'était vraiment destiné aux femmes, parce que l'eau, c'est un élément sacré dans cette tribu, et en fait, on montait le plus haut de la rivière, on avait une longue marche, donc toute la journée, et en arrivant là-bas, on cueillait des racines qui faisaient en fait les poissons « s'endormir », comme le disait mon père indien. En fait, on tapait ces racines dans l'eau et ça asphyxie, en fait, le poisson, et il remontait à la surface. Alors, par contre, il me disait, « Il faut courir plus vite que l'eau ». Parce que, en fait, le poisson que tu mets—c'était des cascades, en fait, par des moments, on devait sortir de l'eau, courir et retomber dans l'eau à nouveau pour pouvoir continuer à rattraper les poissons qui sortaient de l'eau. Donc ça, c'étaient uniquement des femmes, et les hommes, ils avaient un panier à côté, et les femmes, on tissait des espèces de tissus faits par des écorces d'arbres, et on nouait ça autour du cou pour rattraper les poissons. Il a dit [qu'il] ne faut pas boire l'eau, parce que sinon tout [ce que] vous pêchez va revenir à la surface, parce que, en fait, c'était un poison. Voilà. Donc de toute façon, quand les Indiens parlent, tout a un sens aussi. Moi, [je n'avais] pas peur parce que le seul danger quand, en fait, vous courez dans la forêt, c'est de vous faire piquer par un serpent, et en fait, notre shaman, il était connu dans toutes les autres tribus pour soigner les piqueteurs de serpent. Lui, il a été piqué 17 fois par un serpent. En fait, j'étais complètement inconsciente, j'étais adolescente, et en fait je courrais complètement... j'ai dit, de toute façon, si je me fais piquer, il va me soigner. Voilà. Par contre, la seule chose que j'ai énormément soufferte, c'est que... autant que jeune—alors, comment dire, j'avais la chair très fraîche, [je n'avais] pas

de cors aux pieds comme ils avaient, je chopais plein de petits animaux qui rentraient dans ma peau et que je devais enlever tous les soirs.

CC : Ah ouais.

AF : Ça, c'était la petite contrainte locale, et en fait, bon, je vous raccourcis un peu tous ces petits détails, et en fait, moi, j'ai... nous, on allait se baigner dans la rivière, et en fait moi, je partais avec les enfants parce que j'étais considérée comme un coromi, un coromi, c'est petit-- un jeune enfant, et je raconte juste cette anecdote : les enfants montaient dans les arbres, très haut, et en fait, ils sautaient évidemment dans la rivière, et c'était un magnifique arbre qui était à côté de la rivière, et ils ont dit, « Maintenant, vas-y, il faut que tu montes ». Alors, j'ai dit, « Bon, moi, monter dans l'arbre là-bas, toute seule ». On m'aidait un peu à monter, mais après, on devait—il y avait un grand tronc-- un long tronc, pardon—et on devait courir et se jeter dans l'eau. Et moi, j'avais un peu le vertige, c'était un peu assez haut, et en fait, je me rappelle toujours, je voulais pas non plus dire, « Voilà, je n'arriverai à pas le faire », j'étais quand même quelqu'un d'assez battant, et j'embrassais cet arbre très fort, et j'ai dit, « Donne-moi le courage d'arriver à faire comme eux, sans aucune peur ». Et en fait, j'inspirais très profondément, et d'un seul coup j'ai pris une espèce d'énorme courage, [j'ai] couru dans ce petit tronc, et je me suis jetée dans l'eau, et c'était merveilleux. C'est comme si j'avais une libération de moi-même, en fait. Voilà. Donc en fait, pour a petite histoire après, mon baptême a commencé à se préparer, et en fait, le baptême chez les Indiens, les Caneles, en fait, c'est-- tu perds ton nom d'enfant et en fait, tu deviens un oiseau pendant ton baptême. En fait, t'es emplumé, t'as des plumes partout dans le corps, en fait, t'as des—les avant-jambes, elles sont rouges, faites avec le rouku, comme les pattes d'oiseau, et en fait, c'est une cérémonie qui est faite par les hommes pour les femmes, et les femmes pour les hommes. Parce que, en fait, tu vois, c'est le moment de la puberté normalement, que ça se passe, [ce] baptême, et en fait, il y a une énorme résine qu'ils utilisent des arbres, c'est une espèce—c'est une énorme émeraude, et ça sent tellement bon, et en fait, je-- ça se passait à 4h du matin, mon baptême, le début de baptême, et en fait, les hommes commencent à passer cette colle sur le corps des femmes, et les femmes commencent à passer cette colle sur le corps des hommes. Et là, on commence à introduire les plumes, et en fait, à la fin, on est complètement—on se sent comme un oiseau. [Elle rit]

CC : C'est drôle, là.

AF : Et en fait, cette résine, elle était très, très, très forte, je l'applique carrément dans mes mains et—comment on l'appelle, je—

CC : La respirais, l'inhalais, ouais.

AF : La respirais, voilà, et en fait, [je suis] partie dans un autre monde.

CC : D'accord. [Rires]

AF : Alors, c'était complètement hallucinogène, et je me rappelle juste mon père parce que je commençais à prendre la panique, il a dit, « Faites attention, elle peut mourir, c'est dangereux, elle n'est pas habituée, ne la laissez pas... » Et en fait, il m'amenait dehors, et après je—malheureusement, j'ai pas vu mon baptême, j'étais dans un autre monde—

CC : Ah, mince, okay. [Rire]

AF : J'ai—juste après, on m'a raconté comment ça s'est passé, et j'ai fait un voyage fantastique dans les arbres... Bon, après, c'est toute une autre histoire, je peux écrire un livre, ça va être trop long pour vous raconter tout ça—

CC : Non, mais c'est hyper intéressant, il y a une vraie relation incroyable avec la nature, en fait.

AF : Voilà.

CC : Ou, enfin, la terre, qui est—enfin, c'est assez incroyable, je trouve, la relation qu'il y a avec la nature, la terre et tout ce qui nous entoure, quoi, en fait.

AF : Voilà. Et en fait, l'histoire, ça veut dire que quand tu vas recevoir ton nom, c'est le nom de quelqu'un d'autre qu'ils vous donnent, quelqu'un qui était important dans la tribu, en fonction de ton caractère, et en fait, j'ai reçu le nom Cocoli. En fait, Cocoli, c'était une Indienne qui était une guerrière, quelqu'un qui [s'est toujours] battue pour la tribu, en fait.

CC : D'accord. Ouais, c'est intéressant. Et tu utilises encore ce nom, ou c'est plus un nom spirituel ?

AF : C'est un nom spirituel pour moi.

CC : Donc à l'ensemble, il y a une vraie... enfin, tu es passionnée par tout ce qui est nature, la planète, l'environnement, ça se traduit encore aujourd'hui dans ton quotidien, cet engagement et puis cette expérience incroyable que tu as vécue dans la forêt amazonienne ?

AF : Ah bien sûr, évidemment. Déjà, dans ma vie quotidienne, moi, je suis... je pensais de mon côté germanique... le recyclage pour moi, c'est très important, l'éducation de mes enfants... Pour moi, il faut utiliser le minimum possible des produits à une seule utilisation, mes enfants sont formés là-dessus, et nous partons en vacances au Brésil pendant l'été et on a toujours notre sac poubelle pour ramasser les poubelles, évidemment... Dans mon quotidien, voilà, je suis une mangeuse de sushi, de la nourriture japonaise, j'ai toujours mes baguettes parce que je ne peux pas—ça me rend malade de jeter une baguette à chaque fois que je

mangeais japonais, alors, c'est impossible pour moi. Voilà, plein de petits détails comme ça de mon quotidien—

CC : Ouais, mais c'est bien, c'est comme ça que... si on fait—

AF : Évidemment, avec—je voulais aussi créer ma fondation.

CC : Bien sûr, de toute façon on va y revenir en détail après, et pour revenir un peu sur la forêt amazonienne aujourd'hui, entre l'élection, la récente élection politique-- enfin voilà, le contexte politique qui est au Brésil, quels sont les défis un peu aujourd'hui, tout ce qui menace un peu cette forêt incroyable et dans laquelle tu as vécu ?

AF : Alors, moi, je me suis dédiée à la Mate Atlantica, parce que c'est une des forêts les plus menacées aujourd'hui, c'est la forêt littorale de tout le Brésil—

CC : Forêt Atlantique, aussi qu'on peut dire, OK.

AF : Voilà, Mate Atlantique. On appelle ça [la] « Mata Atlântica ». En fait, d'ailleurs, les Indiens où j'ai habité, ils m'ont expliqué qu'ils sont venus de la Mate Atlantica, du bord de mer, et en fait au fur et à mesure que [les blancs sont] arrivés, et c'est pour ça qu'ils sont arrivés en Amazonie—pour échapper, en fait, aux blancs.

CC : D'accord. Donc c'est la forêt d'origine, quoi, ouais.

AF : Voilà. Et en fait, cette forêt, évidemment aujourd'hui ne reste que 7% et nous, évidemment, on ne va pas parler de politique aujourd'hui, je pense que c'est assez compliqué, le nouveau gouvernement brésilien, je pense que vous connaissez tous, il n'est pas du tout pour l'écologie, il n'existe plus de ministère pour l'environnement, aujourd'hui, le ministère de l'environnement, c'est le ministère de l'agriculture. Alors, en espérant qu'une jolie graine va se planter dans son cœur, et qu'il ne va pas faire tout ce qu'il a dit. Voilà, on va être positive. En tout cas, nous, en tant que fondation, mon rôle, c'est de continuer à lutter pour que tout cela continue à exister, d'aider et d'appuyer, en fait, des ONG locales pour éviter, voilà, que la catastrophe arrive. Vous savez, si tout le monde plantait une petite graine, on serait tous heureux parce qu'il y aurait des forêts partout. Voilà. Donc notre but est de continuer, voilà, de croire, et de continuer--

CC : Et de protéger cette forêt. Et donc on va passer maintenant un peu à ta marque, puisque tout est lié, évidemment, mais... Donc tu—en plus de cet engagement qui est très présent chez toi, donc en 1993-- c'est ça, je crois-- tu lances ta marque de vêtements. Qu'est-ce qui a motivé ce choix, et peut-être un peu nous expliquer comment c'est arrivé, pourquoi tu t'es lancée dans la mode, revenir un peu sur tout ça ?

AF : Alors, oui. Alors, déjà, il faut que je parle d'où j'ai commencé, en fait, souvent on me demande dans le monde, « Est-ce que t'as fait tes études dans la mode ? », des choses comme ça. Déjà, j'ai toujours créé mes vêtements. Je raconte juste cette petite anecdote parce que, en fait, Maman m'avait acheté une robe pour un mariage et je trouvais ça très moche, horrible, j'avais 10 ans, et en fait c'était ma première création, je l'ai découpée, je l'ai transformée, et le jour du mariage je sors la robe, et ma mère a dit, « Mais elle vient d'où, cette robe magnifique ? » « Maman, c'est moi qui l'ai créée. Et en fait, c'est ta robe que t'avais achetée, j'ai tout transformé ». Alors, voilà, donc...

CC : C'est incroyable.

AF : J'ai toujours eu cette envie de mode, j'ai toujours fait mes vêtements pour mes copines, et tout ça, mais j'ai jamais pensé faire un métier parce que—il y a tellement déjà de monde dans la mode, comment je fais pour percer, comment je fais pour y arriver, et en fait, une de mes premières passions, c'était la nature, et je voulais faire de la biologie pour trouver un moyen de protéger, voilà, notre nature. Et donc je [suis] partie plutôt pour être biologiste, et en fait c'est une rencontre—et moi, je dis toujours qu'Anne Fontaine, c'est une histoire d'amour, surtout—parce que j'ai rencontré mon mari, je venais—j'étais dans son bateau de recherche à Monaco parce que je faisais de la biologie marine, qui était, en fait, un institut payé par le Prince Rainier de Monaco, parce que son grand-père était amoureux aussi de toute la mer, et en fait il finançait un bateau de recherche, et moi, je faisais mes études dans ce bateau de recherche en parallèle, en même temps que je protégeais les baleines. Alors, j'étais six mois en terre et six en mer, comme on peut dire, et j'ai—par des amis, j'ai rencontré Ari, qui est mon mari, c'était le coup de foudre, et en fait, c'était lui, en fait-- dans sa famille, sa maman avait une unité de production qui fabriquait pour la couture, surtout dans l'homme, des chemises, voilà. Et en fait, l'histoire a démarré un peu de là. En fait, je ne raconte pas les histoires d'amour et tout ça, mais en tout cas, à 22 ans, on a décidé de créer notre propre marque. Et en fait, mon mari venait de récupérer sa petite affaire, et j'ai dit, « Écoute, pourquoi pas, pour sauver cette affaire »—parce que tout le monde commençait à fabriquer à l'étranger, en fait, l'histoire, c'était ça—et en fait, cette petite unité de production commençait à être en difficulté, et c'est en allant chez ma belle-mère dans son grenier—j'adore le grenier, l'ambiance des greniers, trouver des vieux trucs et tout ça—et j'ai trouvé une valise qu'elle avait gardé de toutes les chemises blanches qu'elle avait faites pour l'haute couture, pour l'homme, et en fait je me dis, « Mais l'idée, elle est ici ! Il faut qu'on ressorte la chemise blanche, il faut qu'on fasse tout un concept avec la chemise blanche. » Et j'ai dit à mon mari, « Voilà, pourquoi faisons-en pas, et toute une collection de chemises blanches pour la femme ? ». Voilà, il faut que la chemise blanche devienne, à l'époque que j'avais démarré, il n'y avait plus de chemises blanches dans les podiums, il y avait uniquement un corps Yves Saint Laurent qui faisait quelques blouses, Yohji Yamamoto, mais sinon c'était l'époque de la maille, tout le monde ne voulait faire que de la maille, et j'ai dit, « On va ressortir la chemise blanche et on va faire une boutique avec que des chemises blanches ».

CC : D'accord, donc ça a vraiment démarré avec ce produit qui est toujours un produit un peu phare aussi, de Anne Fontaine, la chemise blanche pour la femme.

AF : Voilà, tout à fait.

CC : Et comment c'est transformé-- alors, donc tu parlais de cette petite unité de production qui situait où ?

AF : En Bretagne.

CC : En Bretagne. Et alors, aujourd'hui, vous avez gardé un peu cet héritage, ou comment vous avez transformé l'entreprise ?

AF : Alors, déjà, tout d'abord, on n'avait pas beaucoup de sous, on ne pouvait pas ouvrir une boutique à l'époque, on a eu des amis qui ont dit—de la famille de sa maman, qui était des représentants— et [ils ont] dit « On peut prendre votre collection et on peut essayer de la vendre », et en fait ça a plu énormément, ça nous a permis d'avoir un petit peu de cash-flow, pour pouvoir essayer d'ouvrir une boutique, on a ouvert notre première boutique à Rue des Saints-Pères, Rive Gauche, c'était 24 m², un univers de la chemise blanche. [rires] Et voilà. Donc c'était la première étape, ce n'était pas très évident et nous avons eu des Japonais qui ont trouvé le concept incroyable et qu'on-- on a ouvert la première année, la deuxième année, on avait une boutique à Tokyo, dans le quartier de luxe, et voilà. Tout a démarré comme ça. Tous bâtiments, il s'appelle—ce partenariat avec les Japonais, ça nous a permis encore d'avoir du cash-flow pour commencer une boutique et en fait, du début de cette époque-là à aujourd'hui, notre deuxième pas, c'était d'essayer d'ouvrir à l'étranger, c'était les États-Unis, et en fait, on a dit, « Voilà, pourquoi pas essayer d'ouvrir aux États-Unis ? » Je me rappelle, ma première boutique aux États-Unis, c'était à Boston, aujourd'hui nous avons 25 boutiques aux États-Unis, et 65 dans tout le monde.

CC : OK. Et alors, comment-- on parle d'une petite entreprise familiale comme ça-- a une marque, qui connaît un succès incroyable aujourd'hui, enfin je dirais, l'histoire est, je trouve, moi, incroyable, ce genre d'histoire, on parle d'une petite entreprise et on en fait un empire à succès. Comment tu expliques ce succès ?

AF : Alors, déjà, je pense que quand on est dedans, on ne se rend même pas compte, on est là, on bosse à fond, et je me suis... à un moment, j'ai eu un déclic-- en fait, comme j'ai eu la chance d'habiter chez les Indiens d'Amazonie, j'en avais un peu marre d'habiter à Paris, et j'ai dit, « Écoute, j'aimerais habiter en dehors de Paris. » Et on a trouvé un vieux pressoir en Normandie, j'ai tombé amoureuse de ce pressoir, et c'était le système aussi de recyclage, je dis « Je veux recycler un ancien bâtiment, je veux le remettre à flots », et tout ça, on a déplacé ce pressoir normand dans un autre terrain, on a reconstruit, et après, je voyais ce bâtiment reconstruit, j'ai dit, « Mais qu'est-ce que je fous à Paris ? » Et en fait, mon—mes idées toujours, il faut sortir des villes, il faut habiter à la campagne et tout, et en fait j'ai voulu créer ma

propre tribu et on est parti, en fait, on était—au début, on avait une dizaine de personnes, et on a choisi de délocaliser et en fait, je—on a fait notre studio en Normandie, qui y est toujours, d'ailleurs, à Honfleur, et en fait, on a déménagé ces 10 familles avec nous, et après, en arrivant dans ce bâtiment, je me rappelle quand les travaux, ils étaient finis, et on a fait l'agrandissement, et quand j'ai vu l'agrandissement là, on est passé de—on avait, je ne sais pas, on avait—je ne me rends pas compte—après le deuxième agrandissement, on avait 1000 m² de surface, et d'un seul coup, j'ai senti un énorme poids dans mes épaules, et j'ai dit, « Oh là là. Il ne faut pas que je sois mauvaise, pas une minute, parce que maintenant, j'ai combien de familles à nourrir ? » Et c'est une conscience qui m'a pris d'un coup, et quand j'ai ouvert cette deuxième partie de notre—de nos entrepôts, j'ai dit, « Oh là là, ça devient sérieux, il ne faut pas que je me plante ». Et là, j'ai un coup de—voilà, de conscience, en disant « Voilà, maintenant, ça devient sérieux, je ne peux plus me planter, je ne peux plus me permettre... on est trop ». Et aujourd'hui, nous sommes environ 500 dans tout le monde, et voilà, c'est la prise de conscience d'un coup, ça m'a pris, je dis là, « Voilà, il faut... » Voilà.

CC : Et ça t'a boosté et ça, un peu, ça explique—d'accord. Et pour—là, ce n'était pas dans mes questions, mais ça vient comme ça, au niveau de la production—donc les produits, ils sont fabriqués où, concrètement ?

AF : Alors, nous, nous avons une unité de production en Bretagne, et après, évidemment nous étions obligés d'agrandir, et en fait nous en avons une autre usine aussi qui ne fabrique que pour nous à Rouen.

CC : OK.

AF : Et maintenant, je ne fais plus que de la chemise blanche. Depuis quelques années, j'ai commencé à... mes clientes m'ont demandé, comment elles aimaient tellement mes chemises, elles m'ont dit, « Mais fais-nous autres choses aussi, parce que tu fais tellement bien la chemise ». Et je me suis lancée, voilà, en gardant toujours mes chemises blanches, parce que c'est... vraiment, j'adore faire ça. Et j'ai commencé à faire, voilà, des pantalons, des vestes, et tout ça, donc aujourd'hui tout ce métier—on n'a plus d'usines en France, on en a encore de très peu survivants, comme on peut dire, il y a beaucoup d'usines qui sont fermées, malheureusement, et en fait, tout—en fait, les vestes, les pantalons, sont faits en Europe de l'Est.

CC : D'accord, OK. Et donc c'est toi qui dessines tout ?

AF : Oui, aujourd'hui, je dessine encore tout, j'ai une excellente équipe à Honfleur, mon studio, avec des main-d'œuvre, comment on appelle ça, des main-d'œuvre, en fait, travaillent avec moi, et aussi j'ai toute une équipe à Paris, aussi, qui travaille pour moi pour l'accessoire, parce qu'aujourd'hui, je fais l'accessoire, et je me trouve aussi aujourd'hui à New York, avec une petite équipe aussi à New York, qui travaille avec moi.

CC : D'accord. Et donc tu as de plusieurs cordes à ton arc, parce qu'on en a parlé très rapidement, mais tu as aussi créé une fondation en plus de ta marque, qui a le même nom, la Fondation Anne Fontaine, c'était en 2011 et qui fait partie du programme de l'ONU pour la reforestation, si je ne dis pas de bêtise.

AF : Tout à fait.

CC : Et pourquoi tu as choisi de créer une fondation en plus de ta marque, alors ?

AF : Alors, comme je vous ai raconté du début mon expérience en Amazonie, c'est quelque chose qui toujours m'a tenu énormément au cœur, et quand j'ai commencé à avoir une certaine autorité au niveau de ma maison et de prêt-à-porter, j'ai dit, « Il faut que je fasse quelque chose de 'give back' ». Et en fait, je voulais, avec ma fondation, planter des arbres. Donc en fait, je fais partie du programme de l'ONU pour repeupler notre planète, et en fait, aussi, quelque chose qui est très—qui me tient au cœur, en fait, c'est surtout à travers de l'art aussi, je pense [que] c'est toujours plus sympathique de parler de la protection de l'environnement en faisant beaucoup de projets d'art pour, voilà, ouvrir un peu les yeux de tout le monde, essayer de planter une petite graine dans le cœur des gens.

CC : C'est bien, ouais.

AF : Voilà, je fais toujours tous les ans—en fait, j'ai créé la « Forest Day » dans mes boutiques, et on célèbre la forêt et j'invite à toutes mes clientes de venir pendant la Forest Day et je donne 50% de toutes mes ventes dans le monde pour la Fondation, pour continuer son projet de plantation d'arbres, donc ça, c'est un très [bel] événement, ça me tient au cœur toujours, je le fais toujours. Nous faisons aussi des ventes aux enchères, des œuvres d'art, des artistes—j'ai plein d'amis artistes qui nous ont fait de magnifiques œuvres autour de l'arbre, et j'ai un autre projet que j'adore, c'est « One Two Tree », c'est un projet auprès des enfants, des écoles à New York, au Brésil, et en fait, nous invitons toujours des chercheurs qui—leur métier, c'est la nature—de venir parler de la nature auprès de ces enfants pour essayer de sensibiliser aux plus jeunes âges, parce que le monde de demain, c'est à eux aussi, et il faut qu'ils prennent conscience de ça.

CC : Et je crois aussi, sur place, vous travaillez avec des fermiers, tu disais, des ONG...

AF : Oui, alors, nous avons plusieurs associations que nous essayons de soutenir dans leurs projets, évidemment nous soutenons dans leurs projets, et en fait, nous travaillons aussi des fermiers localement, parce que, en fait, les fermiers, c'est un—vous savez, si vous ne faites pas changer la population locale, la protection de la nature ne peut pas être faite. Et c'est très important aussi : sauvegarder les sources d'eau, les sources d'eau partout. Si vous n'avez pas la forêt autour des sources d'eau, des arbres, des sources d'eau, ces sources d'eau, [elles disparaissent]. Vous avez des fontaines, toutes ces choses-là, les petits lacs et toutes ces choses-là, c'est très

important de garder les forêts autour de ça. Donc nous travaillons avec un projet justement pour permettre de reboiser les sources d'eau auprès des fermiers.

CC : Et donc ça, c'est dans la forêt Mata Atlântica.

AF : Ouais, la Mata Atlântica, voilà.

CC : D'accord. Et tu le disais, il ne reste plus que 7% de cette superficie initiale, et du coup—enfin, moi, je trouve ça... enfin, quand je vois ce chiffre, ça me rend folle, je me dis, « C'est hallucinant de voir notre nature disparaître comme ça ». Mais quels sont les dangers de la disparition de la forêt, concrètement ? J'imagine sur les populations locales, mais même pour le réchauffement climatique de façon générale...

AF : Complètement. Aujourd'hui, déjà, il faut savoir que ces forêts-- surtout la Mata Atlântica, c'est un réservoir d'espèces fantastiques, souvent elles sont endémiques-- et en fait, qu'il soit dans les fleurs, qu'il soit dans les animaux, on va perdre toute cette énorme nature qui—les Indiens, ils disent toujours [que] dans la nature, vous retrouvez tout, tout ce [dont] vous avez besoin. Voilà. Donc ça, c'est une perte déjà, tout simplement, au niveau de ces espèces, la biodiversité est complètement en danger, mais aussi il y a le problème de—on parle toujours de notre problème de la consommation de... pas la consommation, comment dire, notre émission CO₂. De toute façon, nous perdons nos forêts ; notre planète, elle est en danger. Voilà. Nous mettons en danger nos forêts. Aujourd'hui, je pense qu'on n'a pas pris conscience encore de ça. Et voilà. Il faut beaucoup d'informations, beaucoup beaucoup beaucoup d'informations. Voilà.

CC : Et cette déforestation, elle est due à quoi ?

AF : Aujourd'hui, pour l'industrie de bois, pour tout simplement planter... faire du pâturage pour les vaches... Aujourd'hui, il faut qu'on diminue notre consommation de CO₂, vous savez, même en tant que notre famille ici tout simplement, on se dit avec mes enfants, « Voilà, on ne va pas manger des animaux, on va essayer de diminuer notre consommation de viande », on n'est pas non plus de grands consommateurs de viande, mais si tout le monde y participe un peu, on aide diminuer toute cette consommation, voilà.

CC : Ouais, je suis bien d'accord.

AF : Donc aujourd'hui, à la maison aussi, on a dit, « Voilà, trois fois par semaine, on va faire un repas végétarien ».

CC : Ouais, c'est bien. C'est bien aussi d'éduquer ces enfants dès le début, de leur inculquer toutes ces valeurs, c'est chouette. Et au total, est-ce que tu sais combien d'arbres vous avez plantés, ou...?

AF : Alors, nous sommes à 45 000, si je ne me trompe pas, c'est... voilà. On essaie de... cette année, nous allons justement fêter un événement très sympathique, ça s'appelle le « Green Attitude ». La « Green Attitude » va, en fait, c'est une initiative de l'artiste Pascal Blondeau, un ami, qui va être patronné par notre cher Ambassadeur Gérard Araud, ça va se passer à Washington, DC, à l'Ambassade de France, le 21 mars. Nous allons lancer de vrai, « La parole est aux femmes », la Green Attitude aussi, et nous espérons, avec cet événement, nous allons planter encore plus d'arbres.

CC : Bah j'espère ! Et justement, tu disais « la parole est aux femmes », c'est ça, le titre de l'événement, donc c'est aussi un sujet qui t'intéresse particulièrement, les femmes et voilà, de les mettre en avant, ce genre de chose, c'est quelque chose qui te tient au cœur ?

AF : Je pense que, dans—vous savez, même dans les tribus des Indiens, on concerte toujours « la mère nature ». La femme—je pense du fait que la femme, elle peut concevoir des enfants, [elle peut] le porter, la femme, elle a un rôle très important à jouer dans toutes les cultures, c'est elle qui va chercher de l'eau, justement dans les puits, dans les sources d'eau, c'est elle qui a toujours cette initiative de garder cette vie dans la famille, donc c'est quelque chose de fondamental. Pour moi, la femme... Moi, je suis—je crée pour les femmes et je pense que les femmes ont vraiment un rôle à jouer dans la protection de notre planète.

CC : OK. Et puis, je voulais aussi savoir comment nous, on pouvait s'engager auprès de la fondation, en tant que—pour les auditrices, les auditeurs qui nous écoutent.

AF : Bien sûr ! Alors, vous pouvez toujours venir voir notre site de la fondation, venir au gala le 21 mars, participer à nos actions que nous tenons au long de l'année, venir vous engager auprès de nous et donner un peu de votre temps aussi auprès de la fondation, des donations, voilà, tout est ouvert. Venez nous voir, le travail que nous faisons auprès des enfants aussi, je compte sur vous pour venir nous aider un petit peu si vous avez un peu de temps et vous aimez les arbres et la nature.

CC : Super. Et du coup, j'imagine qu'on retrouve toutes les informations sur le site Internet, et je mettrai l'adresse dans les notes de l'épisode, en « Détails », et je voulais aussi te demander, quel lien—alors, parce que, bien évidemment, il y a la fondation, mais entre ton engagement pour l'écologie, pour la nature, l'environnement, et ta création de vêtements, est-ce que c'est quelque chose—enfin, tu t'en inspires, quels sont les liens entre les deux, entre ton amour pour l'environnement et la création de tes vêtements ?

AF : Oui, alors, aujourd'hui, nous attendons beaucoup aussi des projets qui sont en train d'émerger au niveau de nouveaux tissus, qu'ils soient moins pollueur, des choses comme ça, donc vous savez, on est quand même une industrie très polluante, malheureusement, mais en fait, mes créations, c'est toujours un hommage à la nature, j'utilise beaucoup d'éléments... des petits animaux, des petits insectes, sur

mes boutons de manchette, et évidemment on essaie d'être, le plus possible, écologique, j'ai dans ma ligne et certaines lignes, mais—ça reste anecdotique parce qu'aujourd'hui, vous savez dans l'industrie, il faut que des nouvelles solutions soient apportées, évidemment, nous avons certaines lignes avec du coton bio, des choses comme ça, mais nous attendons beaucoup plus pour pouvoir aussi nous mettre à être un peu plus « green » dans notre industrie.

CC : Et alors, quelles sont un peu les pistes—toi, tu as envie d'explorer justement pour être plus green, est-ce que c'est les nouvelles matières, est-ce que c'est réduire ces déchets, est-ce que...

AF : Bon, déjà, vous savez, nous utilisons parfois des plastiques aussi, nous essayons de le recycler localement, d'éviter, voilà, qu'il se trouve un peu partout, d'utiliser le moins possible, au niveau même de nos boutiques... vous savez aussi, je pense que... vous habitez aujourd'hui aux Etats-Unis, vous voyez le gaspillage qu'on peut avoir—

CC : Ouais, c'est dingue.

AF : Vous savez, moi, quand je suis arrivée dans une boutique tout simplement, elles consommaient, à chaque fois qu'elles allaient boire de l'eau, une bouteille en plastique. Alors, j'ai dit, « Mais... je pense que ce n'est pas possible ». Alors, nous avons acheté des verres en verre pour toutes les boutiques, je dis, « Il [ne] faut pas utiliser »-- parfois, elles me sortent encore le plastique quand j'arrive et je dis, « Qu'est-ce que c'est que ces plastiques ? » Vous savez, il faut juste—il faut de l'information, c'est des choses basiques parfois, de tous les jours, qui sont fondamentales pour qu'on arrive à faire le changement. Si chacun de nous, dans nos actions de tous les jours, nous changeons, on va faire déjà un énorme changement de notre planète. Et évidemment, avec ma fondation, voilà, je donne beaucoup pour planter les arbres, pour l'éducation de jeunes enfants, pour qu'on arrive à faire... voilà, j'essaie d'avoir une « green attitude », qu'il soit dans mon quotidien dans ma vie, mais aussi auprès de mon entreprise, à travers de ma fondation.

CC : Pour faire bouger les choses, ouais, c'est chouette. Et pour parler aussi un peu de ton processus de création, tu vis, tu as vécu dans beaucoup de villes, donc—New York, on a parlé d'Honfleur aussi, au Brésil, évidemment—est-ce que toutes ces villes influencent aujourd'hui ta création ? Et quand tu dessine tes vêtements, est-ce qu'on retrouve un peu toutes ces influences dans tes vêtements ?

AF : Évidemment. Je pense que, depuis que j'habite à New York, ma création, elle a légèrement changé. Je suis inspirée par d'autres choses, évidemment, la ville, les couleurs, j'aime regarder des gens quand ils passent dans la rue, mais j'ai quand même une nostalgie des années entre vingt et cinquante qui me restent toujours au fond de moi, c'est la femme sublime, fatale, de cette époque-là. Vous savez, l'histoire de la chemise blanche, ça m'intéresse beaucoup, l'histoire de la chemise blanche justement, parce qu'au début, c'était des chemises de nuit au 17^e siècle, mais après, cette chemise blanche, ça permettait de reconnaître les rangs dans la société, c'était

sur tous les hommes en fonction du col qu'il portait, il était juste apparent sur le col et sur le poignet, et après, justement, la période des actrices Hollywoodiennes, elle est venue plutôt pour—comment on pourrait dire ça—c'était... essayer de se mettre au même niveau de l'homme, la femme a voulu commencer à porter la chemise blanche de ce côté androgyne, justement pour pouvoir, voilà, entre—je ne peux pas dire la guerre du sexe—[entre] le féminin et masculin, pour essayer de se mettre à la même hauteur, et ça c'était à l'époque justement de Marlene Dietrich, Greta Garbo. Et après, il y a eu la période de plus glamour, avec Marilyn Monroe qui apportait la chemise un peu plus féminine et tout...

CC : Nouée à la taille, ce genre de--

AF : ...un peu plus glamour. Il est aussi l'époque d'Audrey Hepburn, voilà. Donc mes inspirations, c'est plutôt ces femmes-là, qui ont joué leur rôle aussi, qui en fait ont tout a fait une signification en plus avec la chemise blanche.

CC : OK. Et ça, c'est parfait pour ma dernière question, celle que je pose toujours à mes invitées : Est-ce que tu as des modèles dans la vie ? Justement, est-ce que ces femmes, ce sont tes modèles, ou est-ce que tu as d'autres modèles ?

AF : Alors, j'ai ces femmes-là pour la partie mode, et après, j'ai des femmes qui ont été plutôt des femmes—vous savez, nous, en France, pour celles qui connaissent, c'est Mère Theresa, c'était quelqu'un que j'ai toujours énormément respecté, c'est une femme qui avait un cœur énorme, et cette femme a toujours inspiré aussi.

CC : OK. Donc ça, c'est un peu ton--notre modèle en plus de toutes ces femmes qui t'inspirent pour la création.

AF : Non, non pas pour la création, pour ma vie.

CC : En plus, bien sûr, pour ta vie personnelle.

AF : Voilà.

CC : En tout cas, merci beaucoup de m'avoir accordé du temps !

AF : Merci à toi !